

La soif

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 33

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rétant à La Comballez pour boire un verre, il vit passer un troupeau de chèvres, sous la conduite d'un bouc d'une maigreur effrayante et qui pouvait à peine se traîner.

Ce que voyant, David, en faisant la comparaison de son état physique, le jour de son départ pour la France, et s'adressant au bouc, lui dit :

— Mon pauvre vieux ! Si tu n'as pas la chance d'avoir un oncle Gédéon, dans un mois, tu es foutu. C'est moi qui te le dis ! *Frédy.*

NOUVEAUX METIERS

Deux chômeurs se font des confidences pour passer le temps.

— Quel était ton dernier turbin ?


— Je tamisais les microbes au laboratoire cantonal de chimie, pour séparer les « mi » d'avec les « crobes » entiers. Mais comme on peut attraper des sales maladies avec ces bestioles, j'ai préféré rentrer au chômage. Et toi, que faisais-tu ?

— Et bien, moi, j'avais trouvé de l'embauche chez un opticien.

— Ne me bourre pas le crâne ! Qu'est-ce que tu y connaissais, dans l'optique ?

— C'était pas bien malin. Je devais noircir des verres de lunettes pour éclipses de soleil. J'avais cent sous sur chaque paire vendue par le patron. A part ça, peau de zébi ! Et une éclipse sous les trois ans. Tu vois ça d'ici, mon vieux ! Alors, j'ai donné mes quinze jours, tu comprends.

SALE MOUSTIQUE !

 ES animaux de taille ne sont pas les plus à redouter, ils ont du reste généralement plus peur de nous que nous d'eux ; avec eux, on sait à quoi s'en tenir. Mais parlez-moi de certaines bestioles qui pullulent d'autant plus qu'elles sont petites, qui se multiplient par milliers et par millions et dont les plus redoutables échappent à nos regards bornés.

Laissons les infiniment petits à leurs méfaits et écoutons les doléances d'un mien ami qui ne m'en avait jamais autant dit. Nous sommes sur mon balcon, entre chien et loup ; remarquant son front rembruni, je questionne :

— Qu'y a-t-il ? Ça cloche quelque part ?

Il s'applique une tape à la joue en grondant :

— Sale moustique !

— C'est un isolé, un perdu ; on n'en voit guère par ici. Je n'ai pas encore été piqué. Tiens, prends un cigare et ton cousin te faussera compagnie.

— Tu le crois ; moi, je suis sûr du contraire : il ne va pas me lâcher, et quand je l'aurais écrasé, d'autres lui succéderont.

— Ah ! ils t'aiment ainsi ? Ils t'énervent de leurs caresses ? Tu t'en fais, mon vieux ; le plus léger murmure te paraît une ironie de l'ennemi et un défi qu'il te jette.

— Si tu étais à ma place, tu ne blaguerais pas. Tiens ! l'entends-tu ? Le vois-tu revenir à l'attaque ?

— Tu as un succès que je ne t'envie pas. Mais c'est facile à comprendre : tu t'es pommadé au benjoin pour quelque rendez-vous, et tu attires même les indésirables.

— Si ce n'était que ça !

— Alors, je te le répète, franchement, amicalement : Qu'y a-t-il ? Tu n'as pas ton air ordinaire.

— Il y a que Cécile me lâche...

Sa voix a un léger trémolo, son attitude est celle d'un découragé et il tire sur son cigare avec une sorte de rage.

— Raconte, lui dis-je, cela te soulagera.

Il lance brusquement :

— Je voudrais qu'il n'y eût point d'été ; je hais la chaleur, les longs jours, les nuits tièdes ! J'abhore les grèves aux eaux dormantes et peuplées de roseaux, l'ombre humide des forêts ! Les aurores me sont aussi néfastes que les couchants !... Je le regarde, étonné, me demandant où il en veut venir et ce que la saison, la nature, ont de rapport avec sa rupture. Un moustique lui coupe la parole. Pan ! sa main croit l'écraser sur son front. Il reprend :

— Ne pense pas que je divague. Sans chaleur,

il n'y aurait ni taons, ni moustiques, ni mouches d'aucune sorte, puisqu'en hiver on n'en voit point. Eh bien ! ce sont eux la cause de mon déboire.

— Tu veux rire ; comment est-ce possible ?

— Hélas ! ce n'est que trop vrai. Tu t'aperçois déjà que je suis seul à me défendre contre les moustiques. Ils te dédaignent et tu ne t'en plains pas. Ils sont rares, ce soir, grâce à la bise ; sans elle, tu me verrais au milieu d'un essaim.

— Tu es un charmeur et on te fait la cour.

— Dis plutôt qu'on me harcèle. Qu'est-ce que j'ai qui les attire, tant les uns que les autres ? Si j'étais valet d'écurie, vidangeur, je comprendrais que les relents malodorants de mes vêtements les captivent et les excitent... Il faut croire que j'ai la peau fine et le sang doux et qu'ils le sentent à distance. Quoi qu'il en soit, je n'ai qu'à paraître en plein air pour être aussitôt environné d'une nuée de diptères. La fumée du tabac — j'ai beau m'en envelopper — ne parvient pas à les éloigner ; il semble, au contraire, qu'elle augmente leur acharnement. Aussi, vois-tu Cécile à mon bras, au milieu d'ennemis pareils ? Passe encore pour les taons ; ils sont bruyants, lourdauds et plus facile à tenir en échec. Elle a ri d'abord de l'aurole qu'ils nous faisaient, puis a fait la moue, s'est éloignée, pour juger de la préférence qu'ils témoignaient, s'est rapprochée, a bondi sous la piqure d'un audacieux et s'est écriée d'une voix aigre-douce :

— Ton voisinage manque d'agrément !

Je n'ai pas réussi à lui ramener le sourire en lui offrant la vésicule sucrée extraite d'un seigneur taon :

— C'est du miel, lui dis-je, aussi bon que celui des abeilles.

— Pouah ! extrait du sang des bêtes, me répond-elle avec une grimace de dégoût.

Ma dégustation ne la convainquit pas et elle me regarda avec un air désapprobateur.

Notre rencontre d'hier soir a été décisive. Sa joie du revoir s'éteignit en m'abordant.

— Tiens, les moustiques t'en veulent aussi !

J'avais mon cortège habituel qui tourbillonnait autour de ma tête avec des effets musicaux désagréables. Elle eut beau cacher sa tête sur mon épaule, elle ne fut pas épargnée, malgré tous mes vœux, mes soins et ma puissance attractive. Elle gesticula plus qu'il n'était nécessaire et se fâcha tout rouge à la troisième piqure.

— On s'y habitue, lui dis-je ; une fois inoculé, on ne sent plus guère de douleurs, on n'enfle pas. Je t'assure qu'on est immunisé contre plusieurs maladies, celle du sommeil entre autres, contre les piqures d'abeilles, de guêpes, de fourmis... Au reste, la préférence que ces bestioles nous marque est un brevet de santé parfaite, d'un sang riche, d'une peau finement et naturellement parfumée.

Mes explications n'eurent pas le don de la calmer ; mes petits mots, bien doux et bien câlins, ne la touchèrent pas.

— Tu perds ton éloquence ; me lança-t-elle en se levant. La vie est intenable à tes côtés ! Et ce serait ainsi des mois et des mois ! Non, j'en ai assez. Adieu !

Je la regardai bêtement s'en aller avec l'allure d'une reine offensée. Elle n'eut pas un mot de regret, elle ne se retourna pas une fois. Et voilà, je suis seul avec le triste privilège d'être une proie de choix pour toutes les bestioles bourdonnantes et piquantes. Je ne peux pourtant pas me badigeonner d'huile nauséabonde ou d'un parfum suffocant.

— Ne désespère pas, Cécile te reviendra ; elle te met seulement en pénitence jusqu'aux premières gelées.


— Hum ! je doute de son retour.

— Eh bien ! après elle une autre. Vous n'en étiez qu'au prologue, en somme, et dans ce cas on se console facilement. Et puis, un conseil : Mène rondement tes futurs projets matrimoniaux ; d'octobre en avril, tu as le temps de tomber amoureux, de faire ta cour, de te fiancer, de passer à l'état-civil.

— Oh ! oui.

A. Gaillard.

UN POIL DANS LA MAIN


 L'air le jour d'un mariage est toujours agréable. Mais, dans un mariage, il y a toujours un poil dans la main. Un poil fini, fait par les autres, avait fini par renoncer même à sa vie. Après l'enterrement, un de ses proches proposa l'épithaphe suivant :

ICI REPOSE

Celui qui, de son vivant, n'a jamais fait autre chose.

*Il est mort le 1er juin
Pour n'avoir pas à faire les foins.*

LA SOIF

 L'été fait un temps splendide. Sur la route, l'air chauffé papillote comme la vapeur au sortir de la chaudière. D'ailleurs, il y avait plusieurs jours que le soleil tapait et la terre des jardins se crevassait, avide d'eau.

M. Chapuis terminait son dîner en sirotant un agréable café kirsch que sa femme lui servait chaque dimanche. Et sans lever les yeux sur son épouse qui rangeait la vaisselle, il dit :

— Eh bien ! Poulette, que dirais-tu d'un petit tour du côté de Pully ?

Mme Chapuis répartit, tout en essayant les verres :

— Tu sais bien que ça me fait toujours plaisir, Louis !

Sans se départir de son sourire béat, M. Chapuis roula soigneusement sa serviette, piqua une grosse miette de pain restée sur la table...

Tous les dimanches, on les voyait partir soit du côté du Chalet-à-Gobet, soit sur les hauteurs de Prilly, soit le long du lac jusqu'à Pully. Pour les mois à cinq dimanches, ils avaient un programme bien établi. La journée, ils restaient à la maison et le soir ils allaient au cinéma.

La dame du quatrième, qui était femme de conseiller de paroisse, avait coutume de dire :

— Ces Chapuis, tout de même, ils sont réglés comme la liturgie !

Mme Chapuis tenait beaucoup à ces sorties hebdomadaires, malgré ses jambes qui la faisaient souffrir. Elle aimait s'entendre dire, aux réunions de couture :

— C'est vous, madame Chapuis, qui en avez de la chance d'être « trimballée » par votre mari ! Ce n'est pas le mien qui ferait ça !

Mme Chapuis répondait :

— Oh ! vous savez, on a pris cette habitude quand les enfants étaient petits et maintenant que nous voilà « les deux » on continue comme avant !

Ce dimanche était le quatrième du mois. Et quand elle les vit sortir, la dame du quatrième fit à son mari :

— Tiens, voilà les Chapuis qui vont manger la friture à Evian !

Pour une fois, elle se trompait. M. Chapuis avait changé l'itinéraire à cause de la bise qui soufflait passablement fort. Il ne pouvait pas supporter le roulis du bateau.

Arrivés sur le trottoir, Mme Chapuis voulut prendre le bras de son mari. Il se dégagea en bougonnant :

— Je t'en prie, Louise, il fait déjà assez chaud comme ça ! (Quand il était énervé, il ne disait plus Poulette à sa femme.)

Ils descendirent la rue, tournèrent à droite. M. Chapuis, qui marchait un peu en avant, s'arrêta pour attendre sa femme. Il y avait là un petit café bien ombragé et accueillant, où il ferait bon s'arrêter pour se donner du courage.

— Dis-donc, Poulette, on va prendre quelque chose là, hein !

— Mais voyons, Louis, comme tu as peu d'idée, on vient de sortir, on n'a pas soif, on peut bien aller un petit bout encore !

Le pauvre Louis se vexa : Ah ! madame n'a pas soif, madame ne veut pas s'arrêter. Eh bien ! nous verrons ! Et il dit d'un ton sec et détaché :

— Bon ! C'est comme tu voudras :

Et ils repartirent. Ils étaient à peu près les seuls sur la route. Ils allaient l'un devant l'autre, s'arrêtant à l'arrivée d'une auto. La pauvre « Poulette » commençait à trouver la route lon-

gue... et à tirer la langue ! Dame, par cette chaleur ! Heureusement qu'on arrivait à Pully. On fit quelques pas le long des quais, Mme Chapuis admira les fleurs, puis se rapprochant de son mari :

— Eh bien ! maintenant, Louis, on peut boire quelque chose. Allons là à côté, on sera très bien !

— Comment tu as soif, toi ? s'étonna son mari. Moi, je n'ai plus soif... rentrons à la maison !

Les soupirs de sa femme, les larmes, les excuses, rien n'y fit ! M. Chapuis fit demi-tour, enleva son veston qu'il accrocha au bout de sa canne et, la gorge sèche, les pieds en feu, prit le chemin du retour ! Tout le long du trajet, il lui fallut des prodiges de volonté pour ne pas entrer dans les pintes qui se présentaient.

Mme Chapuis s'arrêta à la première fontaine qui se présentait, se désaltéra longuement, mouilla son mouchoir... sous le regard impassible de son mari. Finalement, n'y tenant plus, il s'acheta un citron en arrivant à Lausanne. *Benj. Guex.*



MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 15

A force de marcher, l'armée arriva dans un pays où il y avait des vivres pour elle ; Elbingue, Ostorode, Gutstadt, renfermaient de forts magasins. Le général Marchand commandait notre division, le colonel Brun passait général, il était remplacé par le colonel Frierrion, homme doux, instruit. Je priai mon père de lui écrire pour me recommander, ce qu'il fit, mais sans résultat, car je continuai à rester avec mes trois francs de haute paie par mois et mon prêt de soldat, quoique ce fusse moi qui conduisais le chant avec ma petite clarinette en *fa* ; j'étais indispensable, mais doux, timide, craintif, content de tout et le cœur sur la main, ensorte que j'étais heureux et que je ne me plaignais à personne ; mes collègues les musiciens me trouvaient par trop bonasse, et ils me disaient que je devrais désertier le régiment pour m'engager dans une autre musique, où j'aurais été plus apprécié et payé davantage. Le vieux chef de musique François quittait le corps pour s'en aller chez lui ; celui qui le remplaça fut le père Lemoine, qui avait 55 ans ; il jouait du basson, et était compositeur.

Malgré que le pays fut meilleur sous le rapport des vivres, nous n'avions pourtant que trois livres de pain pour quatre hommes, et encore était-il rempli de son et de paille ; nous suppléions à ce qui nous manquait par la maraude. Nous trouvâmes dans un château à dix-huit lieues de notre résidence, des tas immenses de pommes de terre ; les paysans semaient des pois dans la nuit, mais le jour nos musiciens allaient à leur recherche, et entre deux, en rapportaient une assiette pleine.

Une jeune fille de vingt ans, dans l'espace de six mois, a hérité de onze fermes, et si elle n'avait pas eu un sergent pour bon ami, elle serait morte comme ses parents, de faim ou de maladie ; le sergent fut tué, sans cela elle l'aurait pris pour mari, car elle l'aimait comme un sauveur.

Une grande maraude par ordre fut improvisée, à trois heures du matin, dans le mois de mai ; le général Marcognier la commandait. Nous surprîmes un village rempli de cosaques qui se sauvaient à notre approche ; j'entraï dans une bicoque et j'y trouvai une pauvre femme avec son enfant au sein ; j'allai pour lui prendre sa vache, mais elle se mit à pleurer, ce qui me décidait à la laisser, quand, malheureusement pour elle, le général passant par là me dit : « Emmène, mon brave, emmène ; » j'ai souvent déploré cette action, d'avoir enlevé à cette femme et à son enfant leur soutien, mais le général ajouta encore : « Mieux vaut tuer le diable qu'être tué par lui. » Un des premiers, j'arrivai à Gustadt, je pus emmener ma vache au logement de mon escouade,

chez un cloutier qui en fit une salaison, ce dont nous fûmes tous bien contents ainsi que lui.

Notre camp était situé à deux lieues de la ville ; le 69e avec le 6e léger avaient fait différents ouvrages de défense, fossés à la Vauban (il n'y a que les Français pour tirer parti de tout) ; il y avait jusqu'à des rues de Tivoli, des cafés de la belle limonadière, de Frascati, etc.

Les Russes étaient à portée de pistolet, dans un bois de sapin. Ils promettaient une bouteille d'eau-de-vie à tous ceux qui leur amèneraient un Russe blessé ou malade ; je trouvais moyen d'en conduire moi seul un, que je plaçai entre les deux avant-postes ; ayant crainte d'une ruse, pour venir le chercher ils prirent la précaution de doubler tous les postes voisins ; la bouteille promise fut donnée, mais l'officier de garde à l'avant-poste la prit, et lorsque vint le moment de la boire je fus oublié ; j'eus la satisfaction d'avoir fait un acte d'humanité, et d'avoir eu le courage de l'exécuter ; on en parla le soir au camp, et j'en fus flatté.

A mon retour à Gutstadt, étant embarrassé pour remiser un cheval que nous avions maraudé, moi et mon camarade de lit qui était Champenois de Bar-sur-Aube, et qui avait la manie des chevaux, la maison que nous habitions n'ayant point d'écurie, nous le logeâmes sur un petit corridor ; peu après, nous entendons un grand bruit, c'était notre cheval qui, par son poids, avait enfoncé un trapon qui formait le corridor, et qui était passé dans la cave ; nous le retrouvâmes sain et sauf, n'ayant rien de cassé, mais impossible de lui faire remonter les escaliers ; nous replaçâmes le trapon, et il était assez solide pour supporter le poids de deux hommes ; nous descendîmes un peu de paille de la toiture à notre cheval pour le faire manger. Dans le même moment, un officier d'ordonnance bavarois apercevant du crottin de cheval dans ce corridor, y amena son cheval ; patatras, à l'instant il passe par le même chemin que le nôtre. Ce pauvre cavalier bavarois n'en fait ni une ni deux, il descend ôter la selle, la chabraque de sa monture, et s'en va laissant celle-ci, jolie jument de trois ans ; mon camarade qui s'y connaissait, avisa à sortir au plus tôt ces deux chevaux de leur cave. Aussitôt nous nous armons de pelles et de pioches, et nous supprimons l'escalier pour les faire remonter. La jument de notre Bavaïois était marquée aux armes de Bavière, vive, bien jambée, l'œil vif. Charve, mon camarade, va trouver un de ses « pays », chasseur à cheval du 26e régiment, et lui fait un troc contre un petit cheval cosaque et trois louis de retour. La bonne action du malade russe nous avait porté bonheur.

Nous nous attendions chaque jour à une attaque générale. Tous les matins, le maréchal Ney partait à la pointe du jour pour le camp à une grande lieue de Gutstadt. Enfin, le 5 juin, à trois heures du matin, les Russes au nombre de 80.000 hommes, ataquèrent sur tout la ligne le 6e corps, qui ne comptait pas plus de 14.000 hommes ; moi, curieux et très ardent, je laissai mon sac et ma petite clarinette à mon camarade Charve, et me voilà parti pour le camp, sans penser que je ne reviendrais plus à Gutstadt.

Les Russes avaient mis le feu à notre camp, qui brûlait on ne peut mieux ; le régiment ayant été placé en tirailleurs, et moi ne le retrouvant pas, j'allai me placer sur une hauteur ; là les Russes me tiraient dessus, mais les balles ne voulaient pas de moi, tandis qu'il y en eut qui allèrent frapper de nos hommes placés loin derrière moi dans les bas-fonds, qui leur étaient très favorables pour faire le service de tirailleurs. Plusieurs officiers m'injurèrent de ce que je m'exposais ainsi, et finirent par me chasser de cet endroit, depuis lequel j'avais fort belle vue et qui me plaisait à cause du danger qu'il y avait d'y rester. J'appuyai donc à droite, et j'arrivai au milieu de l'invincible compagnie des voltigeurs, qui se trouvait retranchée derrière un monticule, et qui se défendait en faisant un feu nourri. L'officier qui commandait me dit quelque chose de

mortifiant sur mon titre de Genevois et sur la bravoure d'un musicien ; cette dernière remarque étant juste, je m'en inquiétais peu, mais je lui répondis qu'il se trompait sur mon compte, et qu'il avait tort de me mettre à la même liasse que les autres, que je n'avais pas plus peur que lui. « Donnez-moi un fusil, et vous verrez que le petit Genevois se tapera bien ; moi, lui dis-je, je n'ai peur de rien. — Ah ! vous voulez un fusil !

— Oui. — Eh ! bien vous allez en avoir un, mais il faut le gagner ; tenez, voyez-vous ce Russe couché par terre, à trente pas d'ici du côté de l'ennemi, je crois qu'il est mort, je vais vous donner le sergent Robert, un légionnaire qui tiraillera pendant que vous irez prendre le fusil et les cartouches du Russe. » J'avais alors un habit d'uniforme de l'institution du Prytanée, qui pouvait me faire prendre pour un élève en chirurgie ; le Russe couché par terre avait une balle qui, entrée par le front, lui traversait la tête, il était mort, quoique encore chaud ; le sergent Robert ne cessa de tirer tout le temps que je mis à sortir les cinquante cartouches qui étaient dans sa giberne-ceinture ; il ne cessait de me dire : dépêchetoï, mais cela me faisait rire. Je revins dans la compagnie faisant l'admiration de tous les voltigeurs, tous vieux soldats d'élite ayant été à Marengo, Saint-Jean d'Acre, Ulm et Iéna, et parmi eux mon vieux Rousset, le soldat au diamant.

Les Russes ayant reçu l'ordre d'avancer, et Gutstadt venant d'être pris et pillé, deux fois par les Français et deux fois par les Russes, notre compagnie fut obligée de battre en retraite ; je tirais très juste avec mon gros fusil russe, et chacun me prodiguait les bravos à chaque Russe qui mordait la poussière ; nous étions si près les uns des autres, qu'on distinguait la couleur des yeux de l'ennemi ; je n'avais plus de cartouches pour charger mon fusil, mes cinquante y avaient passé ; je demande alors à un voltigeur de m'en prêter ; c'était un Strasbourgeois, il était en joue : « regarde tans ma chiperette », me répond-il ; il en restait une seule entre cuir et bois, je la prends, je charge, je mets en joue, et je reçois au même instant deux balles dans le bras gauche ; mon canon de fusil était si chaud que je ne pouvais plus le tenir que par la bretelle ; je le jetai donc et je battis en retraite comme tout le monde sans être pansé que par un soldat qui me serra fortement le bras avec ma cravate, pour empêcher que je ne perdisse trop de sang. Mon camarade Charve revenant sur ces entrefaites de Gutstadt avec mon sac et ma petite clarinette, me fit boire de l'anisette qu'il avait pillée à une cantinière d'une compagnie de cosaques, pour me reconforter un peu, puis il me conduisit au chirurgien-major ; celui-ci sonda ma blessure en introduisant un doigt de chaque main dans chaque extrémité du trou pour qu'ils se rencontrassent. Quelle joie pour moi, la balle avait passé sans toucher l'os ; il me pansa avec de la paille fraîche ment arraché dans un champ, et enveloppée fortement avec ma cravate, car dans les guerres on manque de tout, l'utile c'est du luxe. Je fus envoyé à cinq lieues pour me faire mieux panser.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

Mais oui !..

Au lieu de chercher loin
Des apéros malsains...
Essayez aujourd'hui
Un « DIABLERETS » COISSIS

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.